

Bréviaire hénaultien

Interventions critiques — Essais, notes et entretiens de Gilles Hénault. Édition préparée par Karim Larose et Manon Plante. Éditions Sémaphore, 503 p.

Vincent C. Lambert

Number 231, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lambert, V. C. (2010). Review of [Bréviaire hénaultien / *Interventions critiques — Essais, notes et entretiens* de Gilles Hénault. Édition préparée par Karim Larose et Manon Plante. Éditions Sémaphore, 503 p.] *Spirale*, (231), 41–43.

de Cartarescu, texte traversé par les arts de mémoire au sens où l'entendait Frances Yates. Mes recherches actuelles me ramènent en effet du côté de la mémoire, mais j'y entre par une toute autre porte : celle des témoignages de guerre, en particulier les témoignages des combattants. C'est là que se cristallise maintenant mon intérêt pour l'intermédialité. Peut-être parce que l'expérience de la guerre, comme « expérience limite », fournit « l'instant prégnant » où viennent s'inscrire les limites de toute médiation, mais aussi son inchoativité, son commencement. Or le témoignage est bien le lieu de délibération où se présente, non pas toujours la vérité, mais en pareille circonstance, certainement une forme de « testament », c'est-à-dire une attestation *destinée après la mort* plutôt qu'un énoncé simplement destiné à autrui. Livrer son témoignage à la mémoire, c'est toujours aussi anticiper sa propre mort. Le témoignage fait donc lui aussi signe vers la mort, mais comme de l'autre côté de l'expérience vécue de la guerre, d'où son lien avec la résilience. Au cours du xx^e siècle, l'expérience de la

guerre, des génocides et des camps (soviétiques et nazis) s'est transmise à ceux qui ne l'ont pas connue sous diverses formes (littérature et cinéma documentaire ou artistique, photographie, sites internet, etc.), lesquelles supposent des technologies, des stratégies de médiation et de transmission, de même que des matérialités différentes. Ces témoignages, en tant qu'actes de médiation de l'expérience, souvent destinés à être transmis aux générations futures, reposent sur des conditions matérielles et technologiques particulières, chacun étant tributaire d'un *medium*, quand ce n'est de l'interaction entre divers médias et diverses formes de médiation de l'expérience (la forme narrative en est la plus courante). Ces différents rapports épistémologiques, techniques et matériels entre des types de médiations et de transmissions du vécu singulier décrivent bien ce qu'est l'intermédialité : un champ d'investigation de la mémoire des médiations humaines plutôt qu'un corpus théorique. Cette recherche croise, bien entendu des disciplines, en l'occurrence l'histoire, les

études littéraires, la philosophie, l'histoire de l'art, la théorie des médias et l'histoire du cinéma. Mais l'intermédialité n'est pas recouverte par la chape interdisciplinaire, elle apparaît plutôt comme le meilleur filon pour saisir la nature même d'une expérience souvent dite « incommunicable ». Les médiations humaines ne sont pas, en effet, réductibles aux communications. Bien qu'incommunicable, cette expérience passe néanmoins par des états conflictuels de médiations à l'issue desquelles quelque chose *reste* et se voit destiné à quelqu'un qui n'est pas encore né. C'est la nature conflictuelle et plurielle de l'intermédia qui ouvre la voie à une réflexion plus riche sur le témoignage. Peut-être aussi parce que ce champ d'investigation nous amène à concevoir le vécu lui-même comme un champ de résonances traversé par des médiations en conflit et en interaction, toujours déjà médiatisé, encadré par des mémoires collectives et projeté dans l'avenir. †

1. *Retrouver la parole*, Montréal, Paris, HMH Maison Mame, 1971 [1967], p. 111.

Bréviaire hénaultien

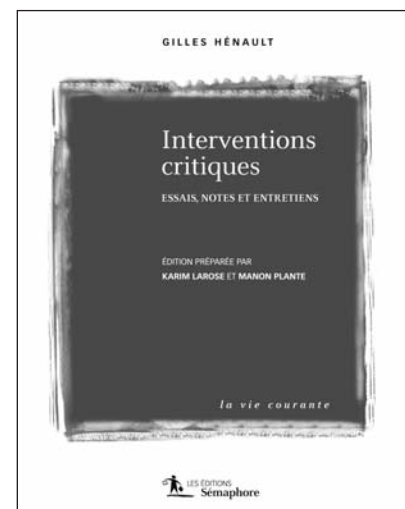
ESSAI 

PAR VINCENT C. LAMBERT

INTERVENTIONS CRITIQUES — ESSAIS, NOTES ET ENTRETIENS de Gilles Hénault. Édition préparée par Karim Larose et Manon Plante
Éditions Sémaphore, 503 p.

Après *Poèmes 1937-1993* et *Graffiti*, un recueil de proses et d'aphorismes, *Interventions critiques* est le troisième tome de l'œuvre complète de Gilles Hénault publiée aux Éditions Sémaphore (un dernier tome, en préparation, rassemblera ses écrits sur l'art).

Heureux mélange que ce gros volume de proses éparées (essais, notes, critiques littéraires, réflexions politiques, entretiens) écrites entre 1939 et 1990, dont environ le quart est inédit. La plupart de ces textes ont été conçus au gré des circonstances et des invitations, ce



pourquoi Karim Larose et Manon Plante ont choisi de les placer sous le signe de l'intervention.

C'est qu'il ne s'agit guère, comme le précisent les éditeurs, d'un recueil d'essais à la manière de Fernand Ouellette ou Jacques Brault, bien que quelques textes auraient pu y figurer. Il revient au lecteur d'émonder, de déceler des constantes dans cette somme de textes (une centaine) qui s'accommodent assez bien de leur assemblage, même si leur auteur n'avait sans doute pas imaginé qu'on les extirperait un jour de leurs contextes originels. Je doute qu'il les écrivait dans le but de les réunir. L'un des grands plaisirs que procure cette anthologie est d'ailleurs moins d'accueillir un créateur en avance sur son temps, comme on aime à le dire de Gilles Hénault, que de refaire un chemin, d'aller à la rencontre d'une pensée impliquée généreusement dans des circonstances qui nous sont peu à peu devenues étrangères. C'est l'humilité de cette pensée, sa vaillance, d'assumer une actualité, de s'offrir en réponse.

Cette pensée se ramifie lentement au fil des pages. Les citations s'engrangent dans le cahier de notes. Récapitulons.

SE FAIRE HÉRITIER

Dès ses premiers écrits, et jusqu'à la fin des années 1960, Gilles Hénault s'interroge à quelques moments sur le sens de la tradition québécoise.

C'est une des leçons qu'il retient de sa lecture de Péguy, au début des années 1940 : on a confondu à l'excès, au Québec, tradition et conservation. On a entretenu un rapport au passé glorieusement commémoratif, alors que selon l'étymologie, rappelle-t-il, le mot *tradition* veut dire avant tout *transmettre* : « *c'est une action, une continuation* », et non une « *distante admiration* ». Autrement dit, l'origine du passé est le présent. Pour se perpétuer, une tradition doit faire l'objet d'une invention toujours à recommencer. En 1959, quelques années avant la célèbre (et trop peu relue) conférence de Georges-André Vachon, il écrit cette phrase essentielle qui pourrait s'appliquer à tout écrivain des Amériques : « *L'écrivain canadien, lui qui tout en se projetant dans une œuvre*

future doit en même temps se créer sa propre tradition. »

Comme Gaston Miron et, je présume, de nombreux poètes qui commencent à écrire dans les années 1940 et 1950, Hénault fait connaissance avec la poésie dans les recueils de Nérée Beauchemin, Nelligan et Albert Lozeau. Il affirma lui aussi que les anciens poètes canadiens-français, quand ils s'abstenaient de professions de foi patriotiques, étaient profondément préoccupés par la mort, une idée qu'avait développée Gilles Marcotte dans les années 1950 et qui eut par la suite une fortune immense, d'ailleurs assez peu discutée. « *C'est un monde à perte de vue, à perte de temps, à perte d'espoir* », écrit Hénault de ses prédécesseurs, en ajoutant : « *Mais penser à la mort, c'est peut-être la façon la plus aiguë de bien sentir toutes les aspérités de la vie.* » Ce sera un élément clé du rapport de la littérature québécoise à son ascendance canadienne-française : en déceler toute la négativité dormante (son exil, son aliénation) pour la convertir en force créatrice.

CE QUE PEUT UN POÈME

Aussi bien quand il est question de poésie que de politique, Gilles Hénault est ce qu'on pourrait appeler un utopiste singulièrement pragmatique. La question est avant tout de savoir à quelle tâche la poésie est vouée, ce que peut un poème. Il en a eu apparemment la révélation à la lecture de Saint-Denys Garneau et des surréalistes français, Paul Éluard en particulier. On se souvient de l'hommage qu'il fit de ce dernier dans un poème de *Sémaphore* : « *Les mains donnant à voir / Le monde qui nous est fait.* » C'est qu'il attribue à la poésie « *une méthode de prospection* », l'exploration par le langage d'une complexité infinie, le réel. Même lorsqu'il est question d'art abstrait, il s'agit toujours pour Hénault d'un mouvement qui vise à « *révéler à la conscience de nouveaux aspects du mouvant.* »

Il raconte avoir eu l'impression, en découvrant les poèmes de Garneau, que le monde avait jusque-là été tenu dans une sorte d'abstraction ininterrompue, qu'il devenait soudain plus réel que jamais : « *le paysage s'ouvrait, la vraie vie devenait présente.* » C'est pourquoi il

affirme que la poésie cherche à faire émerger un « *monde irréel dans sa réalité même* » : on vivait donc à notre insu dans un long rêve éveillé, semble-t-il dire. Rappelons qu'à la même époque, Victor Barbeau écrivait que la littérature canadienne-française avait toujours été « *irréaliste, sans point d'appui dans le charnel et le mystique* », en complète « *rupture d'avec nos forces de vie* ». Hénault devait être en accord avec ce point de vue. Il concevait le rôle de la poésie comme une anabiose, un lent dégel des fonctions vitales du monde. Rien n'était moins utopique à ses yeux, puisque Garneau et Grandbois avaient ouvert la voie au poème tel qu'il se l'imaginait : un « *grand métabolisme qui brasse les éléments de la nature, qui les assimile à la conscience de l'homme* ».

Plus tard, en 1969, il insistera davantage sur l'enjeu collectif de ce réalisme absolu : « *Il fallait affirmer notre présence au monde, non pas au moyen d'une rhétorique patriotarde, mais par la reconnaissance concrète de notre existence collective sur un sol enfin reconnu comme nôtre.* » Cette citation permet d'entrevoir à quel point la pensée d'Hénault, comme celle de Borduas d'ailleurs, est issue du monde de Camille Roy et de Lionel Groulx, à quel point aussi elle a préparé le renouvellement des schèmes traditionnels de fondation au cours des années 1960.

RÉALISME ABSOLU ?

Hénault décrit sa poétique comme un « *monisme matérialiste* » et s'explique ainsi : « *Pour moi, un poème est un moment de l'existence, mais un moment privilégié qui réunit en un faisceau tous les fils achevés d'un devenir complexe et contradictoire.* » Il parle ailleurs d'un « *fonctionnement de l'esprit qui appréhende le monde dans son discontinu.* » En fait, Hénault comprend cette discontinuité, ce mouvant, comme une sorte de condition de l'être au monde, à laquelle la poésie cherche à répondre par une faculté de ramification. En intégrant, si l'on veut, le chaos des éléments dans son orbite, le poème reconstitue une forme de paysage. « *Tout l'empan du vivre se déroule à chaque instant* », écrit-il dans son dernier recueil, *À l'écoute de l'écoumène*, et nous pourrions ajouter : c'est au poème de le rembobiner.

Le paysage que cherche à recomposer le poème est donc fait de « paysages parallèles ». C'est un paysage stratifié d'autres paysages, où circule la diversité d'une mémoire inépuisable, un paysage recueillant les signes innombrables d'une antériorité fabuleuse. Hénault en avait pleinement conscience et considérait que cette anamnèse territoriale représentait son apport le plus fondamental à la poésie d'ici, comme il le confiait à Reginald Martel en 1973 : « *Je pense que j'ai pu ouvrir, dans ce sens-là, de nouvelles voies, entre autres parce que j'ai un peu essayé d'enraciner la poésie dans le contexte nord-américain, et aussi dans une certaine antériorité. Par exemple, je parle des Indiens et de tout un*

port à ce qui reste à connaître. » Encore une fois, cette méconnaissance lui apparaissait comme une sorte de condition terrestre, l'évidence d'une adaptation perpétuellement inaccomplie de l'être au monde : « *Il est évident que nous sommes complètement étranger à notre ordre de grandeur!* »

L'ENGAGÉ DU RÉEL

Lorsqu'il est question d'engagement chez Hénault, ce n'est jamais vraiment dans une perspective politique. Il tenait manifestement à tracer une frontière entre son aventure poétique et sa réflexion sur le socialisme et le nationalisme au Québec. C'est pourquoi les

ser une cause ou de préparer une action. Le véritable engagement consisterait plutôt à assumer pleinement une réalité donnée, ce qu'il aime appeler un « *milieu* », dans toute sa complexité. Conception qu'il explique par la situation du Québec, où l'écrivain travaille hors de l'Histoire, héritier des grands mythes mais devant un espace sans mythologie, dans un état de reconnaissance ou d'inventaire perpétuel : « *Je répète que, pour nous, dont le psychisme n'a pas été ébranlé par les grands cataclysmes, l'engagement ne peut se concevoir sur le même plan. Il se fera au niveau des souvenirs, des sensations de vertige, des bruits et des couleurs, des rêves, des misères quotidiennes, des symboles qui*

Ce sera un élément clé du rapport de la littérature québécoise à son ascendance canadienne-française : en déceler toute la négativité dormante (son exil, son aliénation) pour la convertir en force créatrice.

monde archéologique qui, pour moi, est très important parce que je pense qu'il faut renouer avec les ancêtres pour savoir un peu qui l'on est. »

C'est en ce sens que la poésie d'Hénault, en particulier *Voyage au pays de mémoire*, semble doublée d'une cosmologie latente, au centre de laquelle l'être de pensée est mitraillé par des signes qu'il parvient mal à déchiffrer. La poésie ne peut avoir lieu selon lui sans cet état d'ignorance absolue, sans cette prise en compte du territoire infiniment limité de la conscience au centre d'une immensité méconnaissable. Sa fascination presque enfantine pour les sciences vient de là. Il cite André Breton : « *La plus grande faiblesse de la pensée contemporaine me paraît résider dans la surestimation extravagante du connu par rap-*

quelques textes (environ quatre-vingt pages) réunis dans la section « Politique et société » sont tous éminemment pragmatiques et plutôt circonstanciels. Hénault tenait pour certain que le marxisme ne se développait que « *dans des conditions historiques données* » et qu'il s'agissait donc moins d'une utopie que d'une méthode. Il évoque sa brève adhésion au Parti communiste alors qu'il publiait son premier recueil de poèmes aux Cahiers de la file indienne. Cette étiquette l'obligea par la suite à travailler hors du Québec, auprès des mineurs de Sudbury.

Quand il ironise, en 1958 : « *Rien n'est plus engagé qu'une polémique contre la poésie engagée* », Hénault laisse entendre que l'engagement tel qu'il se l'imagine ne peut se réduire au fait d'endos-

s'inscrivent sur nos paysages ou même des grands élans humanitaires. Les autres sont toujours là, avec leurs visages reconnaissables, pour nous fournir une ample provision de mythes et de clameurs. »

Hénault a ces questions d'où sa pensée me semble soudain rayonner tout entière : « *À partir d'où écrivons-nous?* » Ou encore : « *De quels textes se trame le texte québécois?* » Il prétendait écrire dans une période d'incarnation et d'enracinement, et semblait hanté par ce qu'il nommait un terreau dont il ne cessa jamais cependant d'affirmer le protéisme et l'essentiel déroulement. Tout son effort fut d'imaginer ce texte québécois comme un palimpseste aux troubles signes, aux marges glissantes comme des moraines. †